

Si le fait était exact, bien justifié serait l'étonnement du touriste : sortant d'une même souche, les femmes toutes Indiennes, les hommes tous Normands. Jamais d'erreur, rien ne vient brouiller les types : les deux lignées se continuent distinctes. Point de femme nor-mande, point d'homme indien. C'est séparé, classé, par ordre du destin. ;

Pas mal répliqué, O'Reilly !

* * Mais voici que j'entends les cloches sonner à toute volée l'anniversaire de la naissance de celui qui a donné au monde une vie nouvelle, et je relis une poésie de M. Alphonse Daudet qui a sa valeur, sans être un chef d'œuvre.

Je connaissais peu Daudet poète, mais cette petite pièce a un charme de naïveté qui séduit.

Il y a beaucoup de grâce dans cette idée de représenter le Divin Enfant ne se décidant à dormir qu'en voyant des larmes rouler dans les yeux de sa mère.

C'est intitulé : *La Vierge à la crèche* :

Dans ses langes blancs, fraîchement cousus,
La Vierge berçait son Enfant Jésus,
Lui gazouillait comme un nid de mésanges.
Elle le berçait et chantait tout bas
Ce que nous chantons à nos petits anges...
Mais l'Enfant Jésus ne s'endormait pas.

Étonné, ravi de ce qu'il entend,
Il rit dans sa crèche, et s'en va chantant
Comme un saint lévite et comme un choriste ;
Il bat la mesure avec ses deux bras,
Et la sainte Vierge est triste, bien triste,
De voir son Jésus qui ne s'endort pas.

"Doux Jésus, lui dit la mère en tremblant,
"Dormez, mon agneau, mon bel agneau blanc.
"Dormez ; il est tard, la lampe est éteinte.
"Votre front est rouge et vos membres las.
"Dormez, mon amour, et dormez sans crainte."
Mais l'Enfant Jésus ne s'endormait pas.

"Il fait froid, le vent souffle, point de feu...
"Dormez ; c'est la nuit, la nuit du bon Dieu.
"C'est la nuit d'amour des chastes épouses ;
"Vite, ami, cachons ces yeux sous nos draps,
"Les étoiles d'or en seraient jalouses".
Mais l'Enfant Jésus ne s'endormait pas.

"Si quelques instants vous vous endormiez,
"Les songes viendraient, en vol de ramiers,
"Et feraient leurs nids sur vos deux paupières.
"Ils viendront ; dormez, doux Jésus". — Hélas !
Inutiles chants et vaines prières,
Le petit Jésus ne s'endormait pas.

Et Marie alors, le regard voilé,
Pencha sur son fils un front désolé :
"Vous ne dormez pas, votre mère pleure,
"Votre mère pleure, ô mon bel ami..."
Des larmes coulaient de ses yeux ; sur l'heure,
Le petit Jésus s'était endormi.

Quant vous lirez cette causerie, vous serez sur le point de réveiller, et je crois ne pouvoir mieux faire que de vous souhaiter à tous un joyeux Noël : *Merry Christmas*.

Amusez-vous, mais n'oubliez pas les pauvres.

Près de vous, il y a certainement des malheureux qui souffrent ; qu'ils aient leur part du gâteau que vous allez couper !

Lin Sedon

BEAUX-ARTS. — A TABLE

(Voir gravure)

C'est au Salon du Champ-de-Mars (Paris), que ce joli tableau a remporté un grand succès auprès de toutes les mamans qui se pressaient devant cette gracieuse composition.

C'est l'heure du repas de bébé, et le mignon convive, gastronome en herbe, semble tout pénétré de l'importance de l'acte qu'il va accomplir. La bonne lui tend la cuillère, et le petit gourmand hume lentement la succulente panade qui est son potage de prédilection.

Cette scène est traitée avec beaucoup de franchise et de talent, et c'est une de ces compositions familières qui séduisent le public et réunissent ses suffrages sans conteste.

SONNET

A L'AUTEUR D'UNE POÉSIE INACCEPTABLE ET INACCEPTÉE

O poète inconnu ! jamais tes plates rimes
N'éveilleront d'échos dans ce vaste univers.
Je serai bien surpris si jamais tu l'imprimes,
Cet amas chevillé d'anglicismes divers.

Je l'ai lue en entier, pour expier mes crimes,
Ta prose incohérente où, passant à travers
Arts, règles, sens commun, vainement tu t'escrimes
A bourrer d'hiatus d'interminables vers.

Quatorze alexandrins ont dix-huit pieds, sur trente ;
Quelques uns en ont neuf ; d'autres en ont quarante :
L'œil n'aperçoit qu'un bout de leur immensité.

Trop faibles et trop longs, à travers la distance,
Ils ne pourront jamais vers la postérité
Transporter la lourdeur de ton incompétence.

Remi Tremblay

Montréal, 17 décembre 1890.

NICE

(Voir gravures)

Montréalaises et Athéniens de Montréal, sachez-vous où est le pays des enchantements ? Connaissez-vous le pays où l'on se grise de roses, de parfums, de soleil, de ciel bleu ; où l'on n'a point envie de dormir tant il est doux de rêver éveillé ?

Je ne m'adresse pas à vous, poètes, écrivains, artistes : vous le connaissez, sans doute, au moins de réputation, cet éden situé à des milliers de lieues du Canada ; et vous y êtes allés par la pensée, sinon en réalité, continuer vos rêves, y chercher la santé, y puiser la sève et l'inspiration créatrice.

Je jette simplement une note dans l'air comme ces alcyons voyageurs qui veulent avertir leurs compagnons qu'ils ont découvert une oasis où l'on peut se reposer.

J'écris ces quelques lignes, d'abord pour accompagner les deux photo-gravures que publie LE MONDE ILLUSTRÉ, tout à côté, et ensuite pour les curieux amateurs du beau, pour ceux qui s'ennuient, pour les chercheurs qui aiment à s'exiler loin de leur pays, pour les malades enfin qui trouvent le soleil avare de ses rayons.

Ce pays des enchantements, où les Titans et les fées se sont donnés rendez-vous pour accomplir un chef d'œuvre, est comme un médaillon merveilleusement ouragé, oublié au bord de la mer bleue.

La France et l'Italie regardent ce joyau qu'un soleil éternel fait éternellement resplendir. L'une y envoie ses malades et ses affamés de plaisir ; l'autre l'indique à ses grands seigneurs et à ses friends du repos.

Ce pays, ce paradis terrestre, étincelant comme un saphir, vous l'avez déjà nommé, c'est Nice, la ville cosmopolite, où Russes, Anglais, Espagnols et Italiens s'y donnent rendez-vous, tous les hivers !

Nice a 60,000 habitants environ. C'est une ville de jardins, de promenades et de plaisirs tranquilles, mais les fêtes y sont en permanence pendant tout l'hiver. Allez donc vous promener, en plein mois de décembre, sur la Promenade des Anglais, que notre photo-gravure représente, et n'oubliez pas surtout de vous munir d'un bon parasol pour vous garantir des ardeurs du soleil.

On ne décrit pas Nice, on la chante !

Un interminable azur, qu'un soleil prodigue inonde de ses clartés, un combat perpétuel du bleu et du rose, voilà qui est du ressort des poètes et non des géographes. Il faudrait un pinceau trempé dans la pourpre et l'or pour décrire cette charmante ville, ce bijou qui appartient, actuellement, à la France, et que l'Italie a toujours regretté.

J. DE LORDE.

Ce sont les grains les plus légers qui rendent la bourse pesante, car les petits grains reviennent souvent, au lieu que les grands arrivent rarement. —BACON.

UNE PAGE DE JOURNAL

Le mois des morts a passé et pour plusieurs ce sera désormais l'oubli de ces pauvres délaissés.

La pensée de la mort est salutaire, aussi me permettra-t-on de donner ici certaine vieille page de journal, retrouvée dans mes paperasses de couvent.

C'est l'hiver, nous voilà claquemurés pour six longs mois. De ma fenêtre, j'aperçois des champs à perte de vue, "vicrges des pas humains", comme disent nos poètes. L'hiver, pour moi, c'est l'image de la mort. Plus je réfléchis, plus je trouve de rapprochements entre ces deux choses. Il y a quelque temps, nous voyions faiblir la nature, pour ainsi dire ; la vie disparaissait petit à petit avec la fin de la végétation. Bientôt la terre paraît agoniser dans d'horribles spasmes, et, un matin, nous la voyons recouverte d'un blanc linceuil.

Ce que Dieu fait est bien fait. Prétendre que l'hiver n'a pas d'avantages, est donc insensé. Pour moi, il me fournit la précieuse occasion de faire de graves réflexions et, si, comme je l'ai vu quelque part, l'hiver est l'âge de fer pour les pauvres, il est l'âge d'or pour les riches qui n'oublient pas leur salut éternel. Et il reste encore une ressource à ceux qui ne peuvent donner : l'aumône suprême, l'aumône de l'amour, d'un conseil, d'une prière à nos frères souffrants.

N'en doutons pas, il est des larmes dans les choses."

Et notre terre boit des océans de pleurs. En ce moment la terre paraît un être immense dont le cœur a cessé de battre. La violence des vents fait courber le front altier des arbres ; ils semblent de pauvres orphelins étreignant dans un dernier et long embrassement leur mère qui n'est plus. A leurs branches pendent de gros glaçons, qu'un soleil plus chaud fait tomber en une pluie de larmes. Tel l'homme dans une grande douleur ne peut verser de pleurs sans l'aide d'une sensation subite et violente.

Un regard jeté au dehors, un triste souvenir traversant ma mémoire me porte à faire les réflexions suivantes : Tout passe ici-bas, les jours heureux comme les jours de malheur ; avec cette différence toutefois dans les jours de joie, à peine comptons nous les heures, et les jours néfastes nous voient calculer les minutes même.

Aujourd'hui comme jadis, le vent automnal, ce vent glacial fait vibrer en moi la corde mélancolique. Je songe aux misères humaines pendant la froide saison. Les petits surtout attirent ma pitié. Pauvres mignons ! qui n'ont point fait le mal encore, et endureront les tortures du froid et de la faim.

Et combien peu sympathisent à toutes ces souffrances ! C'est à se voiler la face de honte lorsqu'on considère la décadence du cœur humain. Que se passe-t-il donc, grand Dieu ? Viendra-t-il un temps où l'homme ne sera plus que matière et rien que matière ? Dans ce siècle-ci, la moitié du genre humain vit d'égoïsme, se meut pour le côté matériel de la vie. Et pourquoi renier son cœur, puisque le cultiver est le moyen d'être grands, quelque petits que nous soyons ?...

Qui n'a pas eu, ne fût-ce qu'une heure, l'âme brisée, broyée par la souffrance ? Cette heure, que j'appellerai bénie, puisqu'elle seule devra faire naître en nous l'étincelle du dévouement ?... Mais non, on oublie tout, tout ce qui peut nous rapprocher des malheureux. On est égoïste enfin, égoïste raffiné.

On criera peut-être au pessimisme, on se moquera de mon expérience de jeune fille. Eh bien, je n'en persisterai pas moins à croire que le nombre est bien petit de ceux qui n'ont pas rompu avec ce noble sentiment : l'amour du prochain.

Marie Gauré

L'ennui chagrine l'enfant, paralyse l'homme, tue le vieillard.